

CONSUELO DE SAINT-EXUPÉRY

OPPÈDE

nrf

GALLIMARD

OPPÈDE

CONSUELO DE SAINT-EXUPÉRY

OPPÈDE

nrf

GALLIMARD

*L'édition originale de cet ouvrage a été publiée à New York, en 1945,
pour les éditions françaises Brentano's, sous la direction de Robert Tanger.*

© Brentano's, New York, 1945.
© Éditions Gallimard, 1947, pour l'édition en langue française.

A mon mari

ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY

*porté disparu au cours d'une
mission aérienne au-dessus de
la France le 31 juillet 1944.*

NOTE DE L'ÉDITEUR

« Oppède, commune du département de Vaucluse, arrondissement d'Apt, sur le versant nord du Lubéron — 1 070 habitants — Carrières de pierres à bâtir — Maisons des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles, dont quelques-unes sont abandonnées et en ruines. Château bâti au commencement du XIII^e siècle par le comte de Toulouse, Raimond VI, remanié et agrandi à l'époque de la Renaissance. » (*La Grande Encyclopédie.*)

Les habitants qui, en 1940, n'étaient plus qu'au nombre de 700 environ, vivent dans la plaine. Mais c'est dans la vieille ville, dans le château et les vieilles maisons abandonnées au sommet du rocher que Consuelo de Saint-Exupéry s'était réfugiée au lendemain de l'armistice de 1940. C'est là que, dans la pauvreté et dans la faim, un groupe d'architectes et d'artistes entreprirent de continuer l'enseignement de leur art pour que les survivants soient prêts à rebâtir quand cesserait l'ère de destruction.

Lorsque Consuelo de Saint-Exupéry partit en 1942 pour rejoindre son mari aux États-Unis, elle fit serment à ses amis de raconter l'histoire du groupe d'Oppède. Ce livre, où l'irréel semble se mélanger au réel, est l'accomplissement de sa promesse.

Au mois de mai 1944, elle avait envoyé quelques chapitres de son récit à Antoine de Saint-Exupéry, et d'Alger où se trouvait son escadrille, il lui avait dit dans un télégramme : « Félicitations enthousiastes pour votre livre. stop Écrirai pour vous plus belle préface du monde. »

*New-York.
Avril 1945.*

ROBERT TENER.

PREMIÈRE PARTIE

L'HIVER .

VOYAGE A TRAVERS LA DÉFAITE

Les humains ne sont jamais prêts; ils ne savent pas quel maintien prendre quand ils se voient jetés dans un de ces bouleversements dont parlaient les livres d'histoire, mais qu'on ne croyait plus possibles. Devant la mort, on sait qu'il faut se voiler de noir; devant le mariage, c'est un voile blanc, des fleurs d'oranger aux cheveux, et la disparition pendant la lune de miel. Ces rites vous excusent, vous habillent. Ils vous protègent et vous indiquent votre place. Devant les catastrophes, il n'y a pas de rites.

Nous sommes encore vivants. Nous sommes les mêmes. Rien n'est changé, tout tourne autour de nous. Le soleil tourne. On peut encore parler, marcher, penser... Et pourtant on vous dit : la France a perdu la guerre. Les Allemands sont à Paris. Votre mari est prisonnier. Il n'y aura plus de charbon ni de bois pour se chauffer cet hiver, peut-être plus d'écoles pour les enfants. Les magasins sont vides. Il ne passe plus sur cette ligne qu'un seul train par jour ou par semaine, selon le caprice du vainqueur...

L'un de ces trains va m'emporter de Pau à Marseille, moi et tous mes biens, réduits à deux valises. Je suis là, plantée dans une gare. C'est plutôt curieux, l'inspection de soi-même qu'on fait en de pareils moments. On n'a plus de maison, plus d'adresse, pas même un journal à la main, on ne sait plus quoi se dire ni comment se conduire vis-à-vis de soi-même et

des autres. Faut-il crier, se rouler par terre, supplier, attendre ou se taire? Faut-il rester ou s'en aller? Mais où aller?

Ainsi dans mon compartiment de six places, douze personnes se regardaient pour savoir, pour essayer de trouver le rite, l'attitude et le maintien convenables dans l'égarement général. La plupart d'entre nous avaient des billets pour Marseille. Nous allions voisiner pendant quatre jours et trois nuits. Les trains se traînaient et s'arrêtaient partout, parfois pour plusieurs heures. (On n'était même pas toujours sûrs de la route qu'ils prendraient pendant la nuit.) En temps de paix, les voyageurs de 3^e classe, en France, avaient une manière rituelle d'entrer en relation avec leurs voisins; on échangeait un coup de vin rouge et quelques tranches de saucisson sur du pain blanc. N'ayant rien à offrir de tout cela, nous commençâmes à échanger des confessions.

Les douze personnes qui s'entassaient dans ce compartiment formaient une étrange sélection de malheurs. Chacun avait quelque mort à pleurer, ou ignorait la destinée d'un de ses proches. Chacun avait été chassé de son logis, volé ou humilié, et se trouvait réduit à soi-même et à sa valise, qu'on pouvait croire remplie de ses derniers trésors, de ses secrets les plus intimes... Mais personne n'avait plus de secrets. Au contraire, nous éprouvions tous le besoin de conter nos vies et de rivaliser dans un concours du pire malheur. C'était à qui avait perdu le plus. Et l'on ouvrait son cœur et sa valise : j'avais ceci, j'avais cela, et voilà tout ce que j'ai sauvé...

Une vieille femme assise en face de moi près de la portière, se mit à faire à haute voix l'inventaire de son sac de voyage, qu'elle avait ouvert sur ses genoux. Elle insistait pour me prendre à témoin. Elle avait emporté dans sa fuite un éventail, quatre assiettes à soupe, une carte postale représentant la grande rue de son village, et un livre de messe, le tout enveloppé dans un peu de linge et dans un couvre-lit vert pâle, mince et usé.

— Dieu que je suis sotté! s'écria-t-elle au bout d'un moment, je n'ai même pas pensé à emporter les papiers d'assurance! Et pourquoi est-ce que j'ai voulu prendre ces quatre assiettes à soupe? Pouvez-vous me dire pourquoi?

Mais chacun se confessait de son côté. Personne ne parut s'inquiéter du problème qui troublait la vieille.

Une jeune femme échevelée parlait maintenant plus fort et plus vite que les autres. C'était une solide fille de vingt-deux ans. Elle avait été placée dans des familles pendant quelques années. Aujourd'hui elle cherchait son père, n'ayant comme renseignement que le nom d'un petit chien, Giligili, que « le vieux » avait emporté en Belgique lorsqu'il avait été mobilisé. Elle avait entendu dire par un brave sergent que dans un café d'Avignon, on avait vu un vieux soldat qui chérissait un petit chien et l'appelait Giligili. Alors elle s'était mise en route. Juste avant son départ, sa mère était morte. Elle s'était empoisonnée en mangeant des moules trop faites. La jeune fille l'avait trouvée déjà trépassée. Elle aurait bien dépensé son dernier mois de gages pour l'enterrer, mais il n'y avait plus de croque-morts au village. Alors, qu'avait-elle fait? Toute sa personnalité de bonne, le triomphe de sa vie, elle-l'exprimait à ce moment-là en nous décrivant la grande aventure qu'avait été pour elle la rencontre du boulanger et de l'aide-pharmacien, qui l'avaient aidée à enterrer sa mère. La vieille sentait déjà mauvais, elle avait mangé des moules gâtées. Vous comprenez, elle ne savait pas. Il ne fallait pas faire ça...

La jeune bonne n'avait pour bagage qu'un grand foulard bariolé, gonflé de linge et attaché par les quatre coins, qu'elle tenait serré entre ses genoux.

— Ah! disait-elle, si seulement je le retrouvais, Giligili, jamais plus je ne le laisserais partir en voyage! Mon père l'avait pris avec lui en Belgique...

Toute l'histoire revenait. Il s'agissait de retrouver Giligili. C'était une espèce de mission. Cette fille au moins avait trouvé son attitude, sa raison de vivre dans la catastrophe.

L'homme à la veste de cuir et au pantalon de sport, que nous prenions pour un chauffeur, n'ouvrit la bouche que vers la fin du deuxième jour.

Il parlait lentement avec une espèce d'anxiété. Il commença par déclarer qu'il avait beaucoup d'argent sur lui. Le silence se fit aussitôt dans le compartiment. Cet argent, poursuivit-il, devait servir à payer la pension de sa femme dans une maison d'aliénés. Il devait une année entière. « Ce n'est point par paresse, expliquait-il, mais j'étais en procès... » Il était quincaillier de son métier. Il se faisait de grands reproches de ne pas avoir gardé sa femme chez lui. La pauvre, elle avait commencé par donner trois douzaines de clous aux clients qui en achetaient deux. Ensuite, elle s'était mise à distribuer des trousseaux de clés, comme cadeaux. Il fallait que tout le village en eût, tous les clients, même ceux qui ne possédaient pas de maison, elle les forçait à accepter un trousseau de clés. La pauvre femme, elle avait la tête faible, elle se levait tôt, se couchait tard, et jusqu'à l'époque où elle devint folle, elle avait toujours vendu des clous. Son père en vendait déjà, elle en vendait, son mari aussi vendait des clous. « Oh! il n'y avait pas grand mal, disait l'homme avec un sourire triste, j'aurais dû acheter des trousseaux de clés bon marché, ou demander aux gens du village de me les rendre, pour qu'elle puisse ainsi rester assise au comptoir, à les distribuer à nos clients. Mais on ne sait pas toujours ce qu'on fait. La famille m'avait dit : Tu devrais la faire soigner! Quand j'allais au café, les amis sortaient de leur poche des trousseaux de clés, ils rigolaient, ils les montraient. Moi, vous comprenez, ça m'énervait... On guettait sa folie. C'était le sujet de conversation du village. Alors, dans un coup de tête, je l'ai amenée chez les fous... Oh, elle n'était pas méchante, mon Emilie. Il paraît qu'elle leur disait, à l'Asile : — « Ah! quand je serai revenue à la maison, je vous en enverrai à tous, des trousseaux de clés! » Me voilà bien avancé avec tout mon argent en poche... Je pourrais en acheter, aujourd'hui, des trousseaux de clés, pour tous les habi-

tants de Beaune-la-Rolande — c'est mon village — mais Dieu sait où elle est à cette heure, l'Emilie! »

Parfois il relevait la tête et se tournait vers l'un de nous : — Vous n'avez pas entendu parler d'une femme qui cherche des trousseaux de clés? répétait-il avidement. Puis il continuait : — On m'a dit qu'ils ont dû déménager tout l'asile pendant la fuite. Les Boches ont bombardé le train. Alors le docteur a détaché les fous et il leur a dit qu'il fallait le suivre, et vite s'éloigner du train; ensuite il leur ferait signe pour rentrer. Il paraît que les fous les plus furieux ont obéi comme des enfants. Et quand le docteur leur a fait signe, ils sont tous revenus dans le wagon, ils ont cherché leurs liens, et ils s'aidaient les uns les autres à se rattacher. Il paraît qu'on les a transportés vers Marseille...

— Et qu'est-ce que vous avez dans cette valise qui a l'air si lourde? lui demandai-je après un moment. Ce n'est pourtant pas votre argent?

— Oh non, dit-il en haussant les épaules, avec un petit rire timide, c'est des trousseaux de clés que j'ai là... Pour si jamais je la retrouve, mon Emilie.

Au milieu de la deuxième nuit, je me risquai à descendre dans la gare, pendant un arrêt qui s'annonçait aussi long que les autres. C'était la station de Carcassonne. J'avais vu, la nuit précédente, des voyageurs profiter de ces arrêts pour aller quêter dans les bistrotts ou dans les maisons voisines de la gare, une tasse de café, du pain, une aspirine. Je n'avais pas osé les suivre, effrayée par le spectacle des quais et des salles d'attente, transformés en dortoirs publics pour réfugiés et soldats démobilisés, emmêlés dans la lueur bleue des lanternes du black-out. Mais cette nuit-là, pressée par la soif, je trouvai le courage d'aller demander de l'eau au buffet de la gare; je n'espérais pas davantage. A ma surprise, je trouvai le quai presque désert, et ne vis point de lumières derrière la gare. Peut-être était-elle assez éloignée de la ville, ce qui pouvait expliquer l'absence de la foule habituelle. Au

buffet, on me servit un café amer, et l'on me fit cadeau d'une bouteille d'eau. Mais le vide de la salle m'inquiétait, je me hâtai de revenir sur le quai. Il n'y avait plus de train. Il n'y avait plus personne.

Seul, un employé sortit de l'ombre des voies, rentrant lentement vers son bureau. Comme il passait près de moi, traînant les pieds, je le regardai comme pour lui demander raison de mon train disparu. Il s'arrêta pour bien me regarder à son tour, dirigeant vers moi la lueur de sa lanterne. Je me tenais là, incapable de parler, ma bouteille d'eau à la main, et faisant un effort désespéré pour recréer, pour inventer mon train perdu et tous mes biens, mes deux valises perdues.

— Vous avez de jolis souliers, dit l'employé, mais avec ces talons hauts vous en aurez jusqu'au matin pour arriver à la ville!

Il riait. Je compris que j'étais son amusement de cette nuit-là. Il était habitué à la scène, cela se voyait dans ses yeux.

Je rentrai mes larmes et m'éloignai le long du quai, faisant la revue tendre de mes objets perdus. Ma cape doublée de rouge, ma dernière lettre d'amour, les cahiers de mon journal tenu depuis la guerre, — je les touchais encore, je venais de les toucher, ce n'était pas possible... Ce rouge de la cape pliée si soigneusement, et qui faisait comme des fleurs dans les mailles du filet... C'était vrai. Je n'avais plus que mes pieds, affligés de ces hauts talons.

Cette nuit-là je dormis sur un banc de la salle d'attente. Et le lendemain, je repris sans bagage le train de Marseille, qui passa dans la soirée, et ne s'arrêta lui aussi que cinq minutes.

LES CROQUE-FRUITES

Je venais habiter Marseille à cause de son climat doux. Il n'y aurait pas de quoi se chauffer cet hiver-là. Marseille était un port, une ouverture sur le monde. Je pourrais y trouver des amis, peut-être du travail. Et celui qui partait pour l'Amérique devait bientôt passer là.

La ville était riante, le soleil caressant. Les gens parlaient plus fort, étaient plus sales et gais. Les fleurs ne coûtaient presque rien, personne n'en achetant plus, et les vendeurs vous poursuivaient, vous donnaient deux bouquets pour un payé. Il me sembla qu'on m'attendait.

La fatigue de plusieurs nuits dans des trains bondés s'évapora. Toutes les histoires de malheurs entendues dans le demi-sommeil, enregistrées malgré moi, ne me laissaient plus dans ce réveil ensoleillé que l'assurance d'avoir un ange gardien : je n'avais perdu, moi, que mes valises, elles n'avaient plus que l'importance d'un cheveu dans un peigne ; j'étais libre et vivante.

Je me rappelais bien la Promenade des Anglais de Marseille. Ce nom que portent les grands quais de la plupart des villes de la côte, pour la première fois m'intrigua. Lentement, je marchais le long de la Promenade, mes souliers et mes fleurs sous le bras. La vie continuait, on prenait des bains de soleil sur la plage, on mangeait des crevettes et des oursins dans

les petits restaurants, toute la ville se plongeait dans la baie au soleil.

Au soir, je marchais seule encore dans les rues du vieux port, où brillaient faiblement, malgré le black-out, les grands numéros des hôtels de passe. Il ne me restait plus que ces images louches pour encourager ma recherche d'une chambre dans la ville.

Envahie par des dizaines de milliers de réfugiés, Marseille s'efforçait de garder son caractère. Je m'accrochais à ce visage résistant, aussi fortement marqué par la noblesse des grands porches de fer que par la saleté des ruelles étroites où des rats aussi grands que des chats se montraient, oubliant toute prudence à cause de la famine. Eux aussi cherchaient autour du port leur nourriture, les restes des bateaux. Eux aussi attendaient. Mais seul, un petit cargo arrivait du Maroc avec des cacahuètes et des figues, au rendez-vous des hommes et des rats affamés... Je revins du côté de la Canebière, artère centrale de la ville, aboutissant aux quais du Vieux-Port. La lueur atténuée des cafés et des restaurants me rassurait. Dans les bureaux de tabac, vides de tabac, on ne trouvait plus que des cigarettes de pétales de roses et de magnolias séchés, parfumées à la menthe ou à l'eucalyptus. Parfois, au fond d'une boutique, un personnage douteux vous proposait quelques cigarettes de kif venues d'Afrique.

Pas un seul repas de toute la journée. Je n'avais pas eu de chance. Les restaurants modestes étaient pleins quand j'y entrais, ne servaient plus rien quand j'y revenais, et je n'avais pas assez d'argent pour les autres.

Un cinéma m'avait abritée pour deux heures. J'y avais endormi mes larmes de fatigue. En vérité je n'avais plus faim. Je m'attardais à regarder les terrasses des cafés sans m'asseoir. Je marchais dans le sillage des passants qui fumaient, n'ayant plus que cette odeur pour m'entraîner au hasard. Je m'aperçus bientôt qu'un homme vêtu d'un manteau violet vif me suivait. Il me dépassait parfois, puis s'attardait, et me rattrapait de nouveau. Je me sentis presque

CONSUELO DE SAINT-EXUPÉRY

Oppède

Les habitants d'Oppède qui, en 1940, n'étaient plus qu'au nombre de 700 environ, vivent dans la plaine. Mais c'est dans la vieille ville, dans le château et les vieilles maisons abandonnées au sommet du rocher que Consuelo de Saint-Exupéry s'était réfugiée au lendemain de l'armistice de 1940. C'est là que, dans la pauvreté et dans la faim, un groupe d'architectes et d'artistes entreprirent de continuer l'enseignement de leur art pour que les survivants soient prêts à rebâtir quand cesserait l'ère de destruction.

Lorsque Consuelo de Saint-Exupéry partit en 1942 pour rejoindre son mari aux États-Unis, elle fit serment à ses amis de raconter l'histoire du groupe d'Oppède. Ce livre est l'accomplissement de sa promesse.

On y voit la naissance de l'entreprise — son développement, au milieu des embûches de toutes sortes que lui tendirent l'envie, la méchanceté, la sottise. Consuelo de Saint-Exupéry conte avec humour, avec tendresse, avec passion. Son livre est un livre vivant, parce qu'il est le livre de l'énergie et de l'espoir.

Au mois de mai 1944, elle avait envoyé quelques chapitres de son récit à Antoine de Saint-Exupéry, et d'Alger où se trouvait son escadrille, il lui avait dit dans un télégramme : *« Félicitations enthousiastes pour votre livre stop Écrirai pour vous plus belle préface du monde. »*

La mort glorieuse que l'on sait l'empêcha de réaliser ce projet.



9 782070 256693



47-VII A 25669 ISBN 2-07-025669-3

Extrait de la publication